



HAL
open science

Quand l'historien parle de son éditeur : la place de l'édition dans les récits autobiographiques d'historiens contemporains

Benoît Marpeau

► **To cite this version:**

Benoît Marpeau. Quand l'historien parle de son éditeur : la place de l'édition dans les récits autobiographiques d'historiens contemporains. Les Cahiers du CRHQ [en ligne], 2012, n°3, 17 p. hal-00718796

HAL Id: hal-00718796

<https://hal.science/hal-00718796>

Submitted on 18 Jul 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand l'historien parle de son éditeur :

la place de l'édition dans les récits autobiographiques

d'historiens contemporains

Benoit MARPEAU,

benoit.marpeau@unicaen.fr

Université de Caen Basse-Normandie, CRHQ-UMR 6583 - CNRS

Résumé

Pour comprendre les relations entre les historiens et leurs éditeurs au second xx^e siècle, l'étude des discours des premiers sur les seconds est intéressante. La multiplication des ouvrages autobiographiques d'historiens dans les années 1980 et 1990 le permet. Ces récits mettent en évidence le contraste entre l'importance donnée au livre et la minoration du rôle des éditeurs. Le poids de l'institution universitaire joue un rôle important dans cette minoration. Quelques historiens y échappent toutefois, comme Pierre Vidal-Naquet, François Bluche, Georges Duby.

Mots-clés :

France – Vingtième Siècle – Histoire du livre – Histoire de l'édition – Historiens – Autobiographie – Duby (Georges) – Vidal-Naquet (Pierre) – Bluche (François).

Abstract

When the Historian speaks on his Publisher: the place of publishing in contemporary historians' autobiographical stories.

The study of french historians remarks concerning publishers appears as an easy way to understand their relations at the end of the Twentieth Century. The many autobiographic historians books published during the eighties and the nineties allow this study. These works show a contrast between the large place given to the book and the weak influence acknowledged to publishers. The importance of the academic institutions is one of the major explanation of this point of view. However, some important historians did not share it: Pierre Vidal-Naquet, François Bluche and Georges Duby.

Keywords :

France – Twentieth Century – Book history – Publishing history – Historians – Autobiography – Duby (Georges) – Vidal-Naquet (Pierre) – Bluche (François).

Présence du livre	4
Discrète et ambivalente présence de l'éditeur.....	8

Cette deuxième partie est centrée sur les relations qui peuvent au XX^e siècle se nouer entre l'historien, en tant qu'auteur, et l'éditeur qui va permettre la publication de ses écrits. Cette optique a d'évidence été celle de nombreux travaux consacrés aux auteurs d'œuvres de fiction. Dans le domaine littéraire, en effet, l'importance donnée à la notion d'auteur, les interrogations mêmes qu'elle a pu susciter, ont amené tout un pan de l'histoire de l'édition à envisager le rapport écrivain-éditeur sous l'angle d'une collaboration, d'une contribution commune à l'élaboration même de l'œuvre publiée.

On peut ici rappeler quelques figures de ce couple écrivain-éditeur à l'époque contemporaine. Les relations de Pierre-Jules Hetzel avec ses écrivains les plus connus constituent un exemple connu. Lui-même auteur prolifique, Hetzel entend intervenir directement sur le contenu des textes de Jules Verne. Les modifications qu'il fait subir aux manuscrits, modifications que Verne sollicite, ne se limitent pas à des détails : elles mettent notamment en cause les implications morales – essentielles pour le fondateur avec Jean Macé du *Magasin illustré d'éducation et de récréation* (1864) – et l'univers symbolique des romans de Verne. Même avec un écrivain déjà reconnu et célèbre, ce qui n'était pas le cas de Jules Verne lorsqu'il collabore pour la première fois avec Hetzel en 1863 pour la publication de *Cinq semaines en ballon*, l'éditeur dispense conseils et suggestions. Il en est ainsi dans ses relations avec George Sand¹. On aurait donc un archétype de l'éditeur co-auteur du livre, figure que l'on retrouvera bien entendu au XX^e siècle. Les relations entretenues par Marcel Proust avec son premier éditeur semblent se situer à un pôle opposé. En apparence, le romancier, se sachant condamné, se lance dans la quête anxieuse d'un éditeur pour que paraisse avant sa mort le texte élaboré entre 1909 et 1912. Il entend en garder la complète maîtrise, utilisant pour cela le moyen du compte d'auteur, et souligne cette volonté dans sa première lettre à

1 Sur l'activité d'Hetzel, voir notamment Christian ROBIN (dir.), *Un éditeur et son siècle, Pierre-Jules Hetzel (1814-1886)*, Saint-Sébastien, Éditions ACL-Crocus, 1988, 366 p.

Bernard Grasset en février 1913, après l'acceptation de son manuscrit. L'éditeur semble ainsi réduit à un rôle technique. Mais le travail de Franck Lhomeau et Alain Coelho a montré que même dans ce cas la structure éditoriale n'est ni neutre, ni passive². Proust en effet intègre lui-même les contraintes éditoriales, échange à leur propos avec Grasset, et en vient à modifier profondément toute l'architecture de l'œuvre. En outre, l'ampleur des corrections sur épreuve est telle qu'elles s'apparentent à un véritable travail de réécriture. Même si Proust en garde la maîtrise et l'initiative, on a bien ici une autre figure du modelage du contenu même du livre par la collaboration entre l'auteur et l'éditeur.

La question doit être posée dans le domaine historique. Au XIX^e siècle, Jean-Yves Mollier l'a bien montré, un éditeur aussi important que Louis Hachette impose souvent son point de vue aux historiens les plus en vue de son époque. Il peut ainsi extraire des parties entières de l'*Hist'ire de France* de Michelet pour en faire des ouvrages autonomes sur Saint-Louis ou Jeanne d'Arc, ou faire signer à Guizot, la même année 1852, « un accord pour la publication d'une *Hist'ire d'Angleterre* en huit volumes et d'une *Hist'ire des États-Unis* en quatre tomes, qui prévoyait que son nom figurerait en toutes lettres sur les couvertures, avec ou sans celui de l'auteur véritable du manuscrit »³. Une forte emprise du milieu éditorial est-elle admissible par des historiens de la fin du XX^e siècle dont la culture professionnelle spécifique s'est affirmée ?

Un premier niveau de réponse figure dans les discours que ces derniers peuvent tenir sur l'édition et les éditeurs. Pour envisager cette question, nous avons constitué un corpus de 24 textes d'historiens, livres ou chapitres d'ouvrages, d'orientation autobiographique, couvrant une période allant de 1980 à 1997. La construction de ce corpus doit beaucoup à un article de Jeremy D. Popkin publié en 1996⁴. Il a été légèrement modifié en tenant compte des réflexions développées dans ce même article. Dans cet ensemble, et conformément à la vision de Jeremy Popkin, le volume publié en 1987 sous la direction de Pierre Nora, *Essais d'eg`-hist'ire*, occupe une place particulière. Les textes qui le constituent offrent du reste un remarquable exemple du rôle dans l'écriture de l'historien d'une structure éditoriale, incluant à la fois une maison d'édition, une collection prestigieuse et son directeur, Pierre Nora, lequel

2 Alain COELHO, Franck LHOMEAU, *Marcel Pr`ust à la recherche d'un éditeur*, Paris, Olivier Orban, 1988, 389 p.

3 Jean-Yves MOLLIER, *L'uis Hachette (1800-1864). Le f`ndateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999, 554 p., p. 328-329.

4 Jeremy D. POPKIN, « Ego-histoire and Beyond : Contemporary French Historian-Autobiographers », *French Hist'rical Studies*, vol. 19, n° 4, Autumn 1996, p. 1139-1167.

précisait en 1987 à propos des essais formant le livre : « leur écriture, qui a répondu à une commande pressante, et leur rassemblement voudraient surtout contribuer à l'élaboration d'un genre : l'ego-histoire. Un genre nouveau, pour un nouvel âge de la conscience historique »⁵. La fin de la série est constituée de la partie « Itinéraires » de l'ouvrage collectif publié dix ans plus tard au Seuil et intitulé *P`ur une hist`ire culturelle*⁶. Les sept textes concernés sont d'abord orientés, à travers la reconstruction d'un parcours intellectuel, chacun vers la définition d'un domaine de recherche et des outils conceptuels qui lui sont applicables. Mais ces historiens, à deux exceptions près – Krzysztof Pomian et Antoine Prost –, intègrent à leur analyse les rencontres qu'ils jugent déterminantes dans leur démarche. Il y a donc bien ici aussi une dimension autobiographique. Par contre, l'ouvrage de Philippe Ariès, *Un hist`rien du dimanche*, a été laissé de côté⁷. Il s'agit d'un ouvrage pionnier, qui ouvre la série des autobiographies d'historiens des années 1980 et 1990. Mais Ariès, qui n'est pas un universitaire, est aussi éditeur chez Plon, ce qui enlèverait toute pertinence à une analyse de la place de l'édition dans son propos.

Présence du livre

Un premier constat important concerne la place du livre dans ces récits. Elle est sans surprise considérable. L'historien qui se raconte confesse ses lectures. Ce bien au-delà – ou bien en-deçà – de sa spécialité et même de son domaine professionnel.

Le récit autobiographique se fait volontiers récit de formation et peut d'autant plus facilement réinvestir des lieux communs romanesques. On les repère dans les évocations des lectures d'enfance et d'adolescence. Alain Besançon, dans un chapitre intitulé « Livres », confie ainsi : « À l'infirmerie, au Bon Marché, et surtout dans mon lit de faux malade, je lisais comme un furieux. Je lisais encore pendant les vacances, alors que j'étais supposé dormir »⁸. Le thème de la lecture boulimique et clandestine n'est pas des plus neufs, même sans passer par Julien Sorel surveillant sa scie mécanique. Et de citer de multiples titres de la Comtesse de Ségur, de Marc Twain, Jules Verne – « Je vivais avec Jules Verne »⁹ – et encore Dumas,

5 Pierre NORA (dir.), *Essais d'eg`-hist`ire*, Paris, Gallimard, 1987, 375 p., p. 5.

6 Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI (direction), *P`ur une hist`ire culturelle*, Paris, Seuil, 1997, 460 p.

7 Philippe ARIES, *Un hist`rien du dimanche*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, 221 p.

8 Alain BESANCON, *Une g`n`rati`n*, Paris, Julliard, 1987, 335 p., p. 58.

9 *Ibid.*, p. 59.

Swift ou Andersen. Chez Annie Kriegel, l'initiation au livre et à la lecture est présentée davantage comme relevant de la prescription : « De toutes les pistes que nous ouvrit ma mère, la plus décisive reste encore celle de la lecture. Sans doute avait-elle une idée de la marche à suivre en la matière bien trop définie et étroite ». La découverte des livres, avec une énumération d'auteurs très comparable à celle d'Alain Besançon – Ségur, Verne, Dumas, notamment –, est pourtant évoquée avec un enthousiasme rétrospectif, au souvenir par exemple de « L'Hector Malot de *Sans famille*, lu et relu jusqu'à ce que mon exemplaire, mouillé de larmes et serré sur mon cœur, tombât en charpie »¹⁰.

Dans les *Essais d'histoire*, ces lectures de formation sont aussi signalées, souvent en des termes proches, même si la manière est en général plus sobre. Sont mentionnés des titres relevant de ce que l'on considère alors comme la « littérature de jeunesse » : un roman intitulé *Fabiola* du cardinal Wiseman ou *Le médecin des pauvres* de Xavier de Montépin pour René Rémond, *Ivanhoe* et *Robin Hood* de Walter Scott pour Jacques Le Goff, pour s'en tenir à deux exemples. Bien entendu, les ouvrages « classiques » sont aussi présents, comme si la maîtrise d'un socle littéraire fondamental était implicitement revendiquée : Bossuet, Céline ou Van der Meersch pour Michelle Perrot, *Jean-Christophe* de Romain Rolland ou *Les Thibault* de Martin du Gard pour Le Goff. Dans un texte antérieur, René Rémond allait dans le même sens. Il se présentait comme un lecteur fervent et précoce et voulait en donner les raisons : « Par goût et par inclination personnelle, mais aussi parce que les conditions de vie d'il y a quarante ans y portaient. [...] L'utilisation des loisirs était très différente. [...] Nous avons de longues vacances d'été, comme immobiles, où l'on disposait d'un temps considérable pour la lecture ». Et de préciser : « J'ai lu une bonne part de la littérature, à la différence de ce qui se passe maintenant où l'on n'a plus toujours le temps de lire autre chose que des morceaux choisis. J'ai lu des œuvres intégrales – tout Corneille, Racine ou Molière – dès la troisième »¹¹.

Le rôle du livre dans la construction de la personnalité peut aussi être évoqué à travers ses liens à des particularités politiques et culturelles. Il en est ainsi pour Mona Ozouf soulignant l'importance des références à la Bretagne dans son milieu familial et « l'existence

10 Annie KRIEDEL, *Ce que j'ai cru comprendre*, Paris, Robert Laffont, 1991, 842 p., p. 31.

11 René REMOND, *Aimé Savard interrègne René Rémond : Vivre notre histoire*, Paris, Le Centurion, 1976, 392 p., p. 26-27.

schizophrénique »¹² qu'elle induit. Elle affirme : « En traversant la cour, du logement de l'instituteur à la classe, on entrait au royaume du français. [...] La maison et l'école racontaient deux histoires étrangères. [...] On n'y parlait pas des mêmes choses, on n'y ouvrait *jamaïs* les mêmes livres »¹³. La description des lectures de jeunesse s'organise à partir de là : d'un côté « nos trois grands Bretons de langue française, Chateaubriand, Lamennais, Renan » et une poignée d'ethnographes, de Le Braz à Sébillot ; de l'autre, de multiples auteurs ou textes « pour la jeunesse », incluant Daudet, France et Hugo, pour aller vite¹⁴. Dans le cas de Raoul Girardet, le lien est établi entre l'engagement politique et les lectures de jeunesse. Parlant de ses « dettes de reconnaissance » à l'égard de l'Action Française, il mentionne en premier lieu : « de m'avoir fait beaucoup lire ». Et d'expliquer : « Le conformisme doctrinal de l'A F, si puissant sur tant d'autres points, s'arrêtait à la littérature. L'ouverture dans ce domaine était totale [...]. C'est grâce à l'Action française que je suis parti à la découverte de la littérature de mon temps ». Il cite alors, dans l'ordre de ses lectures, Gide, Proust – en hypokhâgne –, puis « Apollinaire, Malraux, Claudel, Giraudoux, Céline et tant d'autres »¹⁵.

Dans ces rappels de leurs lectures de jeunesse, les historiens parlent de textes, plus que de livres au sens précis du terme. On pourrait y voir une mise à distance implicite des structures éditoriales. Les dispositifs que ces structures mettent en place ne sont pourtant pas ignorés. Dans un passage sur le scoutisme, Alain Besançon s'interroge ainsi : « Était-il approprié de nous abreuver d'une littérature aussi douteuse que celle de la collection "Signe de Piste", sorte de romans de chevalerie pour garçons de 15 ans, exaltants, mais bébêtes et sans style, sinon celui des illustrations de Pierre Joubert, d'une naïve et criante pédérastie ? »¹⁶. Le jugement n'a ici pas d'importance. La mention d'une collection éditoriale est par contre significative d'une attention aux formes de circulation du livre. Plus loin, Alain Besançon note : « C'est à partir des livres qui me furent offerts pour ma première communion que je pris contact avec la peinture ». Et de préciser : « Les livres étaient des albums de la collection "Alpina". [...] Chaque volume comportait des notices, fort bien faites, que je lisais attentivement, prenant l'habitude, qui m'est restée, de ne jamais séparer l'art de

12 Mona OZOUF, « Présentation : l'image dans le tapis », *L'éc`le de la France. Essais sur la Rév`luti`n, l'ut`pie et l'enseignement*, Paris, Gallimard, 1984, p. 7-24, citation p. 13.

13 *Ibid.*, p. 10. Le mot est souligné dans le texte.

14 *Ibid.*, p. 10-11.

15 Raoul GIRARDET, Pierre ASSOULINE, *Singulièrement libre. Entretien*, Paris, Perrin, 1990, 227 p., p. 38.

16 Alain BESANCON, *Une générati`n*, *p. cit.*, p. 86.

l'histoire de l'art »¹⁷. Le travail éditorial associant l'image au texte vient dans le témoignage contribuer à la formation d'une démarche intellectuelle. L'attention aux dispositifs éditoriaux est aussi nette dans le cas d'Annie Kriegel qui conclut un passage sur ses lectures d'enfance : « La Bibliothèque Rose, la série verte chez Hachette, la collection Nelson, enfin les petits fascicules populaires à dix centimes dans lesquels les grands auteurs étaient publiés, j'ai tout dévoré »¹⁸.

La place du livre dans la dimension professionnelle de la trajectoire de chacun de ces historiens est encore plus grande, évidemment¹⁹. On peut regrouper les livres en question en deux ensembles.

Un premier ensemble serait constitué d'une sorte de fond commun des sciences humaines, histoire exceptée, comme avec les ouvrages d'ethnologues évoqués par Jacques Le Goff²⁰, ceux de Bergson pour Michelle Perrot²¹, ou des géographes Roger Dion et Emmanuel de Martonne pour René Rémond²². Ce dernier tenait par ailleurs à souligner, en 1976, l'intérêt des écrits des journalistes en déclarant : « Les livres d'un Jean Lacouture, et plus d'une œuvre de la collection "L'Histoire immédiate", qu'il dirige, deviennent pour l'historien des matériaux, des instruments de travail et même des synthèses provisoires ; certains resteront longtemps des ouvrages de consultation indispensables »²³. Là encore, l'attention portée à une collection éditoriale est à remarquer. Annie Kriegel souligne bien entendu l'importance de la lecture de Raymond Aron : « Nul plus que l'auteur de *L'Intr`ducti`n à la phil`s`phie de l'hist`ire* n'avait en effet contribué au redressement de ma démarche critique ». Et on retrouve la même présence dans l'univers intellectuel de Paul Veyne, qui tient *Penser la guerre : Clausewitz* pour « un chef d'œuvre d'exégèse » ; mais Aron y est plus précisément évoqué que ses livres : « Aron était le premier homme célèbre et

17 *Ibid.*, p. 121.

18 Annie KRIEDEL, *Ce que j'ai cru c`mprendre*, `p. cit., p. 31.

19 Le livre d'Alain Besançon est à part, puisqu'il n'aborde pas sa carrière d'historien, et se reconnaît un modèle : « Si mes souvenirs rentrent dans un type, ce serait celui où se trouvent les *S`uvenirs d'enfance et de jeunesse* d'Ernest Renan ». Alain BESANCON, *Une génerati`n*, `p. cit., p. 331.

20 Il s'agit de Jean-Michel Guilcher, Donatien Laurent et Marie-Louise Tenèze. Voir Jacques LE GOFF, « L'appétit de l'histoire », *Essais d'eg`-hist`ire*, `p. cit., p. 173-239. Les auteurs en question sont mentionnés p. 229.

21 Michelle PERROT, « L'air du temps », *Essais d'eg`-hist`ire*, `p. cit., p. 241-292. Sont cités p. 243 : *Matière et mém`ire*, *Les Deux s`urces de la m`rale et de la religi`n* et *Le Rire*.

22 René REMOND, « le contemporain du contemporain », *Essais d'eg`-hist`ire*, `p. cit., p. 293-349. Les auteurs en question sont mentionnés p. 310.

23 René REMOND, *Aimé Savard interr`ge René Rém`nd : Vivre n`tre hist`ire*, `p. cit., p. 194.

le premier grand esprit que j’approchais et ce fut d’abord idyllique »²⁴. Krzysztof Pomian, dans la seule « note personnelle » qu’il s’autorise, remarque : « La découverte, dans les œuvres de Saussure, de Troubetzkoy, de Jakobson et surtout de Lévi-Strauss, de l’approche sémiotique de la culture ou, comme on l’appelait à l’époque, du structuralisme, fut dans ma vie intellectuelle, comme dans celle de plusieurs personnes de ma génération, un des événements les plus importants »²⁵. Cette fois, seule l’importance de textes est relevée.

Surtout, l’historien parle des publications de ses collègues de la discipline, en ayant souvent recours à la figure du modèle intellectuel. Les ouvrages alors cités sont logiquement nombreux et variés, compte tenu des spécialités diverses des historiens considérés ici. Toutefois, Febvre et Bloch reviennent souvent, ce que favorise l’effet de génération. Surtout, Braudel et *La Méditerranée* sont presque toujours salués. Le registre peut être celui de la ferveur, comme chez Pierre Goubert : « “J’ai passionnément aimé la Méditerranée”, écrivit-il en 1946 (sans doute) dans ce livre de plus de onze cents pages qui fut publié chez Colin – maison des Annales – en 1949. Bien d’autres, pas forcément lorrains ont célébré *sa* Méditerranée, enchantés par ce livre rayonnant et neuf, œuvre saisissante et charmeuse, comme l’auteur (quand il y consentait). Je ne puis le relire, dans mon vieil exemplaire écorné et barbouillé, sans me réjouir de cette profondeur et de cette légèreté, et sans entendre cette voix musicale et souvent veloutée où le violoncelle alternait avec la flûte traversière »²⁶. Alors que Raoul Girardet peut afficher un certain détachement : « Lorsque j’étais assistant à la Sorbonne, j’ai toujours fait lire à mes étudiants de licence *La Méditerranée au temps de Philippe II* ; faut-il dire que cela ne m’a jamais rendu suspect au regard de mes supérieurs ? Je pense seulement qu’en dehors d’une superbe écriture, son œuvre est peut-être moins originale qu’on ne le dit généralement »²⁷. Entre ces deux pôles passent dans la grande majorité des textes considérés des remarques élogieuses sur le livre de Braudel.

Discrète et ambivalente présence de l’éditeur

Le contraste est vif entre la place donnée au livre par tous ces historiens et la faible importance qu’ils semblent accorder au monde de l’édition. Dans *P`ur une hist`ire culturelle*

24 Paul VEYNE, *Le qu`tidien et l’intéressant*, Paris, Les Belles Lettres, 1995, 319 p., p. 42.

25 Krzysztof POMIAN, « Histoire culturelle, histoire des sémiophores », *P`ur une hist`ire culturelle*, `p. cit., p. 73-100, citation p. 96.

26 Pierre GOUBERT, *Un parc`urs d’hist`rien. S`uvenirs 1915-1995*, Paris, Fayard, 1996, 315 p., p. 157.

27 Raoul GIRARDET, Pierre ASSOULINE, *Singulièrément libre. Entretien*, `p. cit., p. 99.

on voit ainsi Daniel Roche ne rien dire des opportunités que le monde éditorial pouvait offrir aux historiens comme lui pionniers de l'histoire du livre. Ce alors même qu'il relève l'importance de l'événement éditorial dans le monde de la recherche constitué par la parution en 1965 et 1967 des deux volumes de *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle* : « Ils ont suscité assez de débats en France et ailleurs pour qu'on s'y arrête un instant »²⁸. L'absence de notations sur les éditeurs est du reste commune à tous les textes de notre corpus issus de *Pour une histoire culturelle*. Cette absence est finalement remarquable, compte tenu de l'importance pour l'histoire culturelle du champ de recherche qui s'est constitué autour du livre et de l'édition.

Dans les *Essais d'histoire*, même en laissant de côté Georges Duby, cas très particulier sur lequel je reviendrai, l'édition est plus présente, mais son rôle est somme toute minoré. Raoul Girardet et Michelle Perrot n'en disent rien. René Rémond se contente d'une allusion finalement peu valorisante à des sollicitations d'éditeurs, en relevant dans sa propre production la présence de « travaux sur commande, qui ne sont pas méprisables pour autant, car ce sont autant d'occasions d'élargir le champ de ses curiosités et d'assouplir sa plume »²⁹. Cette déconsidération de l'initiative éditoriale se retrouve de manière plus explicite chez Maurice Agulhon :

« Le public doit savoir qu'il y a dans notre métier deux catégories d'ouvrages, ceux qu'on écrit sur commande extérieure et ceux qu'on écrit de sa propre décision. En d'autres termes, les livres que les éditeurs veulent publier, et pour lesquels ils viennent vous solliciter, et les livres que vous avez envie d'écrire, et pour lesquels c'est vous qui avez à solliciter un éditeur.

On ne peut pas refuser les premiers, qui sont les plus rentables (si les éditeurs les souhaitent, c'est en principe parce qu'ils doivent "marcher", vous risquez donc d'y gagner un peu de notoriété, un peu d'argent, et l'attention favorable d'une maison d'édition pour le jour où vous serez sollicité). Le risque serait plutôt d'en trop accepter et de ne plus trouver le temps d'écrire les seconds, les vrais, les difficiles, les novateurs »³⁰.

28 Daniel ROCHE, « Une déclinaison des Lumières », *Pour une histoire culturelle*, *op. cit.*, p. 21-49, citation p. 28.

29 René REMOND, « le contemporain du contemporain », *Essais d'histoire*, *op. cit.*, p. 339.

30 Maurice AGULHON, « Vu des coulisses », *Essais d'histoire*, *op. cit.*, p. 9-59. citation p. 45-46.

Passage intéressant, car il met en scène deux logiques peu conciliables – le souci de rentabilité de l'éditeur, celui de l'innovation intellectuelle de l'historien – excluant implicitement la figure de l'éditeur contribuant à l'élaboration de l'Œuvre. Pourtant, le même Maurice Agulhon, quelques pages auparavant, évoquant la manière dont il pu publier sa thèse en en faisant trois livres, soulignait la présence des historiens au centre des dispositifs éditoriaux : « Les décisions d'édition, toujours aléatoires, sont le plus souvent affaires de relations personnelles. Il n'est que juste de ma part de reconnaître que, dans l'ordre chronologique, je dois à François Furet l'acceptation de *T`ul`n* par l'École des hautes études associée à Mouton, à Philippe Ariès (ami de Pierre Guiral, et grand amateur de ma 'sociabilité') l'acceptation de la *République au village* par Plon, et à Albert Soboul celle de la *Vie sociale en Provence intérieure* par la Bibliothèque de la société des études robespierristes »³¹. Il notait au passage les bénéfices intellectuels issus d'une sollicitation éditoriale de la fin des années 1960 : « André Nouschi me pria avec insistance de faire avec lui pour Fernand Nathan un bon récit de synthèse sur la France depuis 1914 ». Cette contribution lui aurait ouvert de nouveaux territoires, en lui permettant de réfléchir sur le XX^e siècle et plus particulièrement sur l'histoire d'un Parti communiste dont il fut un militant de 1946 à 1960 : « Je suis considéré depuis lors comme l'un de ceux, ils sont rares, qui savent parler du PCF avec un mélange à peu près convenable de compréhension intime et de détachement critique »³². Cette importance de la sollicitation des structures éditoriales est relevée plus nettement par Jacques Le Goff. Évoquant les raisons l'ayant conduit à renoncer à la rédaction d'une thèse, il ajoutait : « J'ai trouvé à employer beaucoup mieux les matériaux que j'avais accumulés dans la synthèse que mon ami Claude Mettra et le directeur de la collection Raymond Bloch m'ont demandé d'écrire en 1960 pour 'Les Grandes Civilisations' chez Arthaud ».

Avec cet exemple, on atteint un degré autre de l'importance du système éditorial pour le groupe d'historiens ici retenu. L'absence de thèse, même s'il n'est pas une exception absolue, est un trait marquant de la carrière d'un historien de la dimension de Jacques Le Goff. Il le souligne lui-même et le justifie en notant à propos de la thèse de son modèle : « Braudel a terminé sur ce point une phase de l'école des *Annales* encore liée aux vieilles

31 *Ibid.*, p. 39.

32 *Ibid.*, p. 48.

traditions et aux vieilles structures universitaires»³³. Quelques pages auparavant, il associait ses hésitations concernant le dépôt d'un sujet de thèse, son manque d'envie à l'égard de l'entreprise et les premières sollicitations éditoriales impliquant « deux petits livres de commande », en particulier « un livre plus personnel que Michel Chodkiewicz m'avait demandé pour la collection 'Petite Planète' qu'il lançait au Seuil, *Les Intellectuels au M^yen Âge*. Je l'ai écrit à partir de mes recherches [...] Je crois que ce livre a été ma première œuvre »³⁴. En répondant à une demande d'éditeur, l'historien va utiliser les matériaux accumulés dans l'optique de l'exercice académique par excellence que constitue la rédaction et la soutenance de thèse, franchir ainsi une étape décisive dans le refus de cet exercice, et en même temps imprimer une autre direction à son parcours intellectuel et universitaire. Cette exploitation des ressources offertes par le monde de l'édition à des fins d'abord intellectuelles est évoquée d'une manière un peu différente dans le récit de Pierre Chaunu. Il y explique comment sa réflexion sur la notion même de décadence l'amène à s'intéresser à la prospective et à ses liens avec le discours historique. Cet intérêt débouche sur la création aux PUF d'une collection centrée sur cette thématique³⁵.

En-dehors de cette publication collective que constitue l'ouvrage suscité par Pierre Nora, Pierre Goubert évoque l'importance dans sa carrière de l'enchaînement de deux sollicitations d'éditeurs. Il parle ainsi de Denis Richet qui venait de lancer avec François Furet la collection « L'histoire sans frontières » chez Fayard : « Je venais de retrouver Paris, en octobre 1965. Denis vint déjeuner ou dîner [...] ; il raconta qu'il cherchait des auteurs pour sa nouvelle collection et me demanda si je pouvais écrire quelque chose. Or il se trouvait que, quatre ans plus tôt, le Club français du livre, sur l'initiative de l'inoubliable Jean Massin, m'avait demandé un *Louis XIV* pour une de ses collections ; la collection sombra ; le livre (manuscrit) me suivit de Rennes à Paris ». L'examen du manuscrit par Denis Richet débouche favorablement : « Peu de temps après, Orenge me faisait signer, pour Fayard, un honorable contrat. Ainsi fut publié, en septembre 1966, à l'initiative de Denis Richet, un *Louis XIV et vingt milli'ns de Français* qui ne passa pas inaperçu »³⁶. Les derniers mots cités suggèrent l'importance que Pierre Goubert accordait à son livre. Il n'en cache pas l'origine : la demande

33 Jacques LE GOFF, « L'appétit de l'histoire », *p. cit.*, p. 219.

34 *Ibid.*, p. 215.

35 Pierre CHAUNU, « Le fils de la morte », *Essais d'eg`-hist'rie*, *p. cit.*, p. 61-107. La collection est évoquée p. 97.

36 Pierre GOUBERT, *Un parc`urs d'hist'rien. S`uvenirs 1915-1995*, *p. cit.*, p. 172.

d'un type d'éditeur – un club de livres – dont la valeur symbolique dans le milieu universitaire n'est pourtant pas évidente. Il signale en outre les relations qu'il entretient dans un monde de l'édition qu'il ne tient pas pour négligeable.

Le monde de l'édition est donc bien présent dans ces récits d'ego-histoire, au-delà même du livre conçu comme support d'un texte. En filigrane, l'éditeur est en position de susciter, infléchir ou soutenir la démarche intellectuelle de l'historien. On voit ici des figures finalement peu éloignées de celles dont nous rappelions la présence dans le domaine romanesque. Reste que de telles figures sont davantage esquissées que tracées. Le système éditorial fait l'objet d'allusions, plus que d'analyses précises. Il existe un contraste avec d'autres acteurs du champ historien. Les médias audiovisuels, par exemple, font l'objet de développements plus substantiels dans les récits de Jacques Le Goff ou de René Rémond.

Reste, dans l'ensemble des textes considérés, le cas de trois historiens accordant une place importante à des éditeurs et/ ou aux structures éditoriales : Pierre Vidal-Naquet, François Bluche et Georges Duby.

Le cas du premier est finalement assez complexe. Il cite de nombreux éditeurs, en particulier François Maspéro, Pierre Nora et François Gèze. Maspéro est évoqué surtout comme militant, dans le cadre ou non de son métier d'éditeur. Et Pierre Nora apparaît comme ami de l'auteur. Mais le plus présent est sans conteste Jérôme Lindon, qui dirige les Éditions de Minuit : il est cité plus de 50 fois dans l'ouvrage. Vidal-Naquet lui attribue même un rôle substantiel dans l'élaboration de certains textes. Il explique ainsi à propos de son livre consacré à la disparition de Maurice Audin en Algérie : « Je tentai de mettre tout cela sur le papier et ne parvins qu'à un informe et grandiloquent brouillon. Jérôme Lindon le récrivit entièrement et en toute justice il aurait dû signer le livre »³⁷. Une notation à propos d'une autre publication va dans le même sens : « Lindon procéda comme il le faisait quand il se passionnait vraiment pour un livre : il coupa, retrancha ici, ajoutant des liaisons ailleurs, et tira de ces textes au début de 1959 *Le Journal d'un ouvrier* »³⁸. Dans les deux cas, l'éditeur, dans une large mesure, est présenté comme faisant le livre en retravaillant le texte initial. Mais il s'agit ici d'ouvrages militants, et de telles interventions ne sont pas mentionnées à

37 Pierre VIDAL-NAQUET, *Mémoires 2 : le trouble et la lumière 1955-1998*, Paris, Éditions du Seuil / Éditions La Découverte, 1998, 383 p., p. 71. Le livre en question s'intitule *L'Affaire Audin*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1958, 103 p.

38 Pierre VIDAL-NAQUET, *Mémoires 2 : le trouble et la lumière 1955-1998*, *op. cit.*, p. 101. L'auteur parle de : Daniel MOTHE, *Journal d'un ouvrier, 1956-1958*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1959, 179 p.

propos des ouvrages de Vidal-Naquet sur la Grèce ancienne. Toutefois, il faut aussi tenir compte de l'importance de la motivation militante dans certains travaux historiques de Pierre Vidal-Naquet, en particulier ceux touchant à sa réfutation du négationnisme³⁹. De cette façon, plus indirecte, ses *Mémoires* constituent aussi une reconnaissance de la place d'un éditeur dans la trajectoire d'un historien. Vidal-Naquet suggère aussi cette place de l'éditeur en montrant l'importance des liens qui peuvent être tissés avec telle ou telle maison d'édition : « Vernant avait publié de nombreux articles mais un seul petit livre, *Les Origines de la pensée grecque*. J'obtins de lui qu'il rassemblât toute une moisson d'articles et je portai la récolte à François Maspero. Celui-ci laissa dormir quelques mois ce dossier puis le publia en 1965 sous le titre *Mythe et Pensée chez les Grecs*. Ce fut un extraordinaire succès de librairie »⁴⁰.

François Bluche apparaît fort disert sur le sujet qui nous retient. Après ce qu'il considère comme « le bide, ou le semi-bide de mon *Despôtisme éclairé* », il attribue à une sollicitation éditoriale un infléchissement notable dans son écriture de l'histoire : « La collection de *La Vie quotidienne*, où Jean Tulard eut la gentillesse de m'introduire, marqua le début d'une vraie reconversion. Ce fut pour moi comme une cure de santé, loin des graffiti de Paris X »⁴¹. Et il est intéressant de noter que le dispositif éditorial particulier que constitue une collection est encore implicitement mis en avant. François Bluche détaille les commandes éditoriales qui ont ensuite jalonné sa carrière. Ainsi, il précise : « Gabriel d'Angelis, qui dirigeait chez Hachette la collection des vies quotidiennes, me proposa, peu après *La Vie quotidienne au temps de Louis XVI*, d'écrire une biographie de *Louis XIV*. L'offre était séduisante [...]. Hélas, les “commerciaux” jouaient alors la carte des économies. Il m'aurait fallu écrire un *Louis XIV* de 300 pages. [...] La situation se bloqua. Lorsque Fayard me fit une offre pour le même sujet, demandant seulement un maximum de 1 104 pages (le cubage de l'excellent *Henri IV* de Jean-Pierre Babelon), j'acceptai d'enthousiasme »⁴². Les prolongements éditoriaux du succès du livre ne sont pas éludés : « Jean Tulard avait tour à tour réussi un talentueux *Napoléon* et dirigé avec bonheur un *Dictionnaire Napoléon*. La

39 En particulier : *Les Assassins de la mémoire* : « Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme, Paris, La Découverte, 1987, 231 p.

40 Pierre VIDAL-NAQUET, *Mémoires 2 : le trouble et la lumière 1955-1998*, p. cit., p. 181.

41 François BLUCHE, *Le Grenier à sel. S'évenirs*, Paris, Éditions de Fallois, 1991, 292 p., p. 239. Les livres publiés sont successivement *La vie quotidienne de la noblesse française au XVIII^e siècle* (1973), *La vie quotidienne au temps de Louis XVI* (1980) et *La vie quotidienne au temps de Louis XIV* (1983). L'auteur est alors Professeur à Paris X-Nanterre, très marquée par l'agitation étudiante post-soixante-huitarde, d'où l'allusion aux graffiti.

42 *Ibid.*, p. 263. Le livre évoqué est : François BLUCHE, *Louis XIV*, Paris, Fayard, 1986, 1 039 p.

maison Fayard pensa qu'elle pouvait réaliser un doublé. Après mon *L'uis XIV*, pourquoi ne pas envisager une encyclopédie parallèle ? Non pas un *Dicti`nnaire L'uis XIV*, pensait Claude Durand, mais un *Dicti`nnaire du Grand Siècle*. Sans savoir ce qui m'attendait – il en avait été pour moi, ainsi, de la philosophie, de la Résistance et du PC, de l'agrégation, de la thèse, etc. –, j'acceptai avec enthousiasme »⁴³. Ne voulant apparemment rien dissimuler au lecteur des interventions des éditeurs dans le parcours d'un historien, François Bluche consacre un autre court chapitre à l'émission télévisée « Apostrophes ». Il décrit la préparation de l'émission qui lui fut infligée par deux représentants de l'éditeur : « Dans mon coin de province, “passer à Apostrophes” était comme passer du néant à l'être. Je n'étais pas provincial à ce point, mais Fayard me jugea trop impressionné, trop intimidé pour réussir une bonne prestation. Alors deux compères, Denis Maraval, attaché de direction, et Jean-Claude Berline, chef du service de presse, imaginèrent de me préparer ». François Bluche détaille ensuite les techniques utilisées par ses « tortionnaires » lors d'une séance de répétition filmée et ainsi exploitée : « Le supplice fini, ils me firent contempler le contenu de la vidéo-cassette, avant de commenter chaque réponse, chaque pose, chaque geste, chaque intonation »⁴⁴. Ce travail, qui n'est pas sans évoquer celui de professionnels de la « communication » autour d'un dirigeant politique, permet selon l'auteur le succès de sa « vraie » prestation télévisuelle.

Le récit de François Bluche, au rebours de ceux de la plupart de ses collègues historiens précédemment évoqués, met donc volontiers en scène le monde éditorial et les opportunités qu'il offre, les sollicitations qu'il adresse. Pourtant, la constante ironie qu'il exprime, par exemple dans les passages consacrés à « Apostrophes », tend à introduire une forme de distance qui laisse intacte la figure du créateur solitaire que semble vouloir présenter l'historien, suivant en cela le romancier ou le dramaturge. La posture adoptée par Georges Duby, elle aussi très construite, ne suscite pas la même restriction.

Sa manière d'évoquer la place des éditeurs dans son parcours est originale dans les *Essais d'eg`-hist`ire*. À propos de *L'éc`n`mie rurale et la vie des campagnes dans l'`ccident médiéval*, paru chez Aubier-Montaigne en 1962, il note : « J'avais déjà reçu de Paul Lemerle, pour la collection qu'il inaugurerait chez Aubier, la première de ces commandes qui ont suscité

43 *Ibid.*, p. 276. Le livre évoqué est : François BLUCHE (dir.), *Dicti`nnaire du Grand Siècle*, Paris, Fayard, 1990, 1640 + 24 p.

44 *Ibid.*, p. 267-268. Sur l'importance de l'émission « Apostrophes », voir Frédéric DELARUE, *À la cr`isée des médiati`ns : les émissi`ns littéraires de la télévisi`n française de 1968 à 1990*, thèse d'histoire sous la direction de Christian Delporte, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, novembre 2010.

la très grande part de mes écrits »⁴⁵. Cette place donnée aux sollicitations des éditeurs, Duby y revient dans un des derniers entretiens qu'il accorde à l'éditeur italien Di Renzo pour la préparation d'un livre qui lui est consacré dans le cadre d'une collection intitulée *I Dialghi*. Il rappelle pour chaque livre ou presque comment il a résulté d'une commande et remarque : « Peut-être, sans ces sollicitations j'aurais continué à conduire mon heureuse vie en Provence »⁴⁶. Dans les mêmes *Essais d'ego-histoire*, il intègre la question de ses rapports aux éditeurs à la structure même de son propos, puisqu'il décide d'évoquer la période ouverte par la Libération à travers « quatre itinéraires », respectivement « universitaire », « aixois », « braudélien » et le dernier « sous l'invocation d'Albert Skira ». Le propos tend ainsi à donner la même importance à un éditeur qu'à Fernand Braudel dans le parcours de l'historien.

Dans son livre de témoignage postérieur intitulé *L'histoire continue* et publié par Odile Jacob en 1991, il met en scène une sorte de « tentation d'Aix » : une fois sa nomination de Professeur obtenue, il aurait été enclin, dans une ville dont il souligne constamment le charme, à « vivre en gentleman professeur : les exemples ne manquaient pas autour de moi ». Il se décrit décidant de « poursuivre l'enquête », « aussi parce que je fus sollicité ». Et il précise alors : « Prend place ici nécessairement un éloge des éditeurs. Il en est de tout genre. Bien conseillés, certains m'ont stimulé, pressé de poursuivre, désigné des buts. Ils ont constamment secoué mon indolence »⁴⁷. Dans le même livre, il souligne ainsi une particularité des *Travaux sur l'Imaginaire du féodalisme*⁴⁸ : « Le manuscrit terminé, je le proposai. Les portes de l'édition m'étaient maintenant largement ouvertes. Il fut accepté. C'était la première fois depuis ma thèse que je n'avais pas travaillé sur commande »⁴⁹.

Le plus important semble ici la volonté de mettre en scène, de façon récurrente, un lien privilégié, une proximité à l'égard du monde des éditeurs. On a un positionnement éloigné de celui de Maurice Agulhon, pour qui la sollicitation d'un éditeur semblait avoir forcément une dimension essentiellement mercantile, reprenant implicitement le lieu commun distinguant deux milieux par les logiques qui les animent, économique pour l'édition, intellectuelle et financièrement désintéressée pour les historiens. Ici encore, ces derniers

45 Georges DUBY, « Le plaisir de l'historien », *Essais d'ego-histoire*, *op. cit.*, p. 109-138, citation p. 134.

46 « Peut être, sans ces sollicitations j'aurais continué à conduire mon heureuse vie en Provence ». Transcription non paginée et non datée de l'entretien accordé par Duby à Sante Di Renzo, très vraisemblablement début mai 1996, pour la préparation du livre *Georges Duby. Immagini dal Medioevo*, publié en 1998. IMEC, fonds Duby, DBY 80, dossier « correspondance éditeurs A-C-D-E », chemise Di Renzo.

47 Georges DUBY, *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, 220 p., p. 93-94.

48 Paris, Gallimard, 1978, 428 p.

49 *L'histoire continue*, *op. cit.*, p. 157.

rejoignent les écrivains de fiction qui dès le XIX^e siècle mettaient en scène les deux faces de l'éditeur, tantôt complice et inspirateur, tantôt exploitateur⁵⁰.

Dans l'ensemble, les récits autobiographiques d'historiens qui se multiplient dans les années 1980 et 1990 font apparaître un paradoxe. D'un côté, ils valorisent fortement le livre, en montrant une attention fréquente aux dispositifs éditoriaux qui infléchissent sa circulation, attention sans doute induite, en partie, par une culture professionnelle impliquant l'érudition bibliographique. De l'autre, le rôle de l'éditeur dans chaque parcours retracé est le plus souvent marginalisé. Cette mise à l'écart est d'autant plus notable que le récit est le plus souvent scandé par les publications successives de l'historien qui se met en scène d'abord comme auteur. Le texte de Maurice Agulhon, celui de Paul Veyne, par ailleurs si différents, sont très représentatifs de ce type de construction⁵¹. On peut mettre en avant deux éléments susceptibles de rendre compte de cette tension.

La nouveauté même du genre pratiqué incite l'historien qui s'y soumet à une forme de pose. Il s'agit pour lui de se présenter au lecteur non seulement comme savant et spécialiste reconnu de son domaine, ce que l'évocation de sa bibliographie ainsi que des éléments du dispositif éditorial – quatrième de couverture, questionnaire d'un interlocuteur – contribuent largement à faire, mais aussi comme homme – ou femme – de culture au plein sens du terme. Pour cela, il s'étend volontiers, outre sur ses relations avec de grandes figures intellectuelles – Aron et Foucault pour Paul Veyne par exemple –, sur ses lectures, parfois sur sa cinéphilie⁵² ou sur son goût pour la musique⁵³. Ce faisant, l'historien en représentation tend à reprendre des associations convenues entre l'authenticité de la culture et son imperméabilité aux conditionnements sociaux⁵⁴. Dans ces conditions, le rôle du système éditorial et de ses représentants ne peut qu'être le plus souvent minoré.

50 Voir notamment sur ce point Pascal DURAND, Anthony GLINOER, *Naissance de l'éditeur : l'éditi`n à l'âge r`mantique*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2008, 223 p.

51 Maurice AGULHON, « Vu des coulisses », `p. cit., et Paul VEYNE, *Le qu`tidien et l'intéressant*, `p. cit. Pour ce dernier, voir notamment les pages 117-121 où l'itinéraire se confond avec les publications.

52 Voir par exemple Annie KRIEGEL, *Ce que j'ai cru c`mprendre*, `p. cit., p. 29-30 et Alain BESANCON, *Une générati`n*, `p. cit., p. 129-130.

53 De nouveau Annie KRIEGEL, *Ce que j'ai cru c`mprendre*, `p. cit., p. 33-34.

54 Sur la solidité de cette association, voir notamment Pierre BOURDIEU, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Éditions du Seuil, 1998, 576 p., plus précisément son avant-propos, p. 9-16.

Une autre raison tient à un phénomène de concurrence. L'éditeur, en tant qu'acteur éventuel dans le processus d'élaboration des œuvres de l'historien, a des rivaux. Les textes pris en compte ici mettent en avant dans chaque cas l'importance des rencontres avec ces personnages que sont les condisciples, les collègues, les maîtres. Tous se meuvent au sein d'une institution, l'Université, rivale des institutions éditoriales. Le travail sur le texte, avant qu'il ne devienne livre, est souvent attribué à des pairs. Ainsi, Pierre Vidal-Naquet note à propos de sa contribution aux *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*⁵⁵ : « Avant d'être publié, mon texte fut lu et relu, par Marcel Détiègne notamment »⁵⁶. Et il est intéressant de constater que les représentants du monde de l'édition dont le rôle est le plus volontiers souligné sont en même temps des historiens universitaires. Nous avons vu à ce propos François Bluche évoquer Jean Tulard pour son rôle chez Hachette, Pierre Goubert parler de François Furet et Denis Richet, qui reviennent le plus souvent. Emmanuel Le Roy Ladurie, dont le propos est ici particulier puisque centré sur son compagnonnage puis sa rupture avec le communisme, évoque, comme Duby, Pierre Nora : « Il me contacta pour un projet de livre dans la collection "Archives", qui n'eut pas de suite. Ce fut le début d'un lien durable entre nous »⁵⁷. Plus précisément, le personnage de l'éditeur trouve dans celui du directeur de thèse un concurrent redoutable. L'hommage à ce dernier est presque toujours de règle. Ernest Labrousse est, sans surprise excessive, le plus souvent cité. Maurice Agulhon se souvient de son intervention pour le faire entrer très tôt au CNRS : « Labrousse a pris alors le risque de m'ouvrir un énorme crédit de confiance. Je lui en suis reconnaissant et j'espère n'avoir pas été trop indigne de ce cadeau »⁵⁸. Michelle Perrot salue ainsi sa mémoire : « Dans la Sorbonne des années 1946-1950 – la mienne – Labrousse représentait un triple souci de rigueur, de réflexion théorique et d'ouverture sociale : pour tout dire la modernité »⁵⁹. Le plus expansif dans l'exercice de la reconnaissance de dette est sans doute Daniel Roche : « Loin de moi l'idée de vouloir céder à l'hagiographie immédiate, mais je pense sincèrement qu'on ne dira jamais assez ce que ma génération doit au maître ni ce qu'il fit pour la plupart d'entre nous ». Et de préciser : « Il m'a ouvert le trésor de la réflexion des sociologues français et il m'a appris avec chaleur, sympathie et conviction la nécessité de l'étude historique des groupes

55 Jean-Pierre VERNANT (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris-La Haye, Mouton, 1968, 320 p.

56 Pierre VIDAL-NAQUET, *Mémoires 2 : le trouble et la lumière 1955-1998*, *op. cit.*, p. 180.

57 Emmanuel LE ROY LADURIE, *Paris-Montpellier. PC-PSU 1945-1963*, Paris, Gallimard, 1982, p. 234.

58 Maurice AGULHON, « Vu des coulisses », *op. cit.*, p. 30.

59 Michelle PERROT, « L'air du temps », *Essais d'égé-histoire*, *op. cit.*, p. 241-292, citation p. 275.

sociaux. [...] C'est certainement à lui que je dois d'avoir mis le doigt dans un engrenage qui ne vous lâche plus : celui de la recherche vivante et qui rebondit d'objectif en objectif, animée par la curiosité intellectuelle, la sympathie pour les différences, la tolérance dans le débat, la détermination de connaître »⁶⁰.

La concurrence entre les représentants d'institutions aux logiques différentes peut se traduire dans les récits d'historiens par un souci de séparation des acteurs, de délimitation stricte de leur champ de compétence. Pierre Chaunu, dans ses réponses à François Dosse, manifeste cette tendance. Interrogé sur l'intérêt en tant que travail historique de « l'immense entreprise des *Lieux de mémoire*, dirigée par Pierre Nora », il répond d'abord : « Pierre Nora connaît bien son métier d'éditeur et son entreprise est assez réussie. Il faut dire que sa collection "la bibliothèque des histoires" est une grande réussite ». Comme François Dosse insiste, Pierre Chaunu précise, sans changer de registre : « Je trouve que l'entreprise arrive à un bon moment. Nora a incontestablement senti quelque chose qu'il a contribué à mettre en valeur. J'ai toujours eu de bons rapports avec Pierre Nora qui a de l'intuition. C'est un bon accoucheur, il est à l'écoute »⁶¹. Les qualités prêtées à l'éditeur – l'intuition, le sens des relations, le professionnalisme – le rattachent à une autre sphère que celle du « créateur » intellectuel que l'historien aspire à être.

Il faut aussi relever qu'un des historiens les plus prompts à mettre en valeur le rôle des éditeurs, François Bluche, est aussi celui affichant le plus de distance à l'égard de l'institution universitaire. Il consacre un chapitre du *Grenier à sel* à Pierre Gaxotte, « mon maître et mon illustre ami ». Expliquant que Gaxotte s'était fait communiquer sa thèse inédite pour actualiser son livre *Le siècle de Louis XV*, François Bluche affirme : « Gaxotte, que les universitaires considéraient en général comme un historien superficiel et mondain, était beaucoup plus honnête et plus strict que ses contempteurs ». Il se livre même à une comparaison iconoclaste : « Il m'ouvrit sa porte lui-même, et je mesurai, une fois encore, la véritable supériorité à travers des gestes simples : Gaxotte, le général de Monsabert m'ouvraient leur porte uniment ; Ernest Labrousse, sorbonnard et socialiste, m'avait imposé trois quarts d'heure d'antichambre »⁶².

60 Daniel ROCHE, « Avant-propos. De l'histoire sociale à l'histoire des cultures : le métier que je fais », *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1988, 393 p., p. 7-22, citations p. 10. Ce texte est en partie repris dans la contribution de Daniel Roche à *Pour une histoire culturelle*.

61 Pierre CHAUNU, François DOSSE, *L'instant éclaté : entretiens*, Paris, Aubier, 1994, 331 p., p. 319-320.

62 François BLUCHE, *Le Grenier à sel. S'avenir*, p. cit., p. 186-187.

Au total, lorsque l'historien se raconte et se met en scène, l'éditeur reste assez largement dans l'ombre. La question peut se poser de la correspondance de cette présentation avec la réalité du métier d'historien alors que les personnalités qui ont été de grands éditeurs d'histoire, capables en apparence d'inspirer et de susciter des publications novatrices, comme Henri Berr ou Pierre Nora, ne manquent pas. Cette interrogation justifie les études qui suivent.